

que je n'ai pas. Tout ce que je possède c'est un franc. Aussi, jugez de mon embarras.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Je compris alors le nuage.

—Je vous prie, mademoiselle, d'être assez bonne de me permettre...

—Merci, monsieur, de votre obligeance ; je laisserai ici mon ombrelle, mais je ne puis accepter. Que penseriez-vous de moi ?

—Je penserais que j'ai obligé la plus charmante, la plus...

—Je suis honnête, monsieur, et depuis longtemps je suis habituée à lutter contre l'adversité. Ainsi ce soir, telle que vous me voyez, je n'avais pas mangé depuis deux jours.

—Deux jours !

—Oui, deux jours ! mais qu'importe ? ces choses ne regardent que moi seule, et tout en vous remerciant de votre offre obligeante, il m'est, je vous le répète, impossible d'accepter.

Je compris qu'un mystère, terrible sans doute, était caché sous tout ceci.

—Encore une fois, mademoiselle, permettriez-vous au plus respectueux des frères de vous rendre cet insignifiant service ?

—Peut-être, monsieur, mais vous n'êtes pas mon frère ; vous ne me connaissez pas.

—C'est vrai, lui dis-je, mais voyez mon émotion, ne soyez pas cruelle. Je vous le jure en toute sincérité, cette aventure me fait mal. Je sens combien vous souffrez ; de grâce, permettez-moi.

—Soit, dit-elle, avec un pâle sourire, mais à une condition, c'est que ce n'est qu'un prêt, puis, vous consentirez à écouter ensuite ma triste histoire.

Je payai, et, un instant plus tard, nous nous trouvions sur la rue.

—D'abord, qui êtes-vous ? me demanda-t-elle.

—Je m'appelle Frantz d'Herstal, et je suis violoniste.

—Vous êtes artiste, dit-elle ; alors vous me comprendrez davantage. Moi aussi je suis artiste et je me nomme Marthe...

Nous suivions le Boulevard Anspach et, arrivés devant le café Métropole, je lui offris de venir prendre le café avec moi.

—Là, lui dis-je, nous pourrions causer sans être importunés.

Nous entrâmes, et, après nous être installés dans un coin retiré du palatial restaurant, Marthe, jetant sur moi un long et triste regard :

--Voici, dit-elle, ce que j'avais à vous dire :

“ Mon histoire n'est malheureusement pas rien que la mienne, c'est aussi celle d'un grand nombre de pauvres femmes qui n'ont au monde aucun ami, aucun soutien. La société toute entière semble vouloir nous jeter l'opprobre ; on nous refuse tout, même l'honneur, et lorsque l'une d'entre nous veut briser la chaîne de l'opinion publique : c'est une actrice, dit-on... et tout semble être dit.

“ Je n'avais que trois ans lorsque mourut ma mère. Mon seul soutien, alors, fut mon père ; il était machiniste dans les théâtres et son métier l'obligeait à m'emmener souvent au théâtre avec lui.

“ Un jour,—j'avais alors douze ans,—on eut besoin d'une fillette pour jouer un rôle d'enfant dans une pièce. Le directeur me trouva jolie et parla à mon père qui consentit à me faire débiter.

“ C'est ainsi que je reçus mon premier engagement. Le théâtre est une terrible chose, possédant un charme fascinant qu'il est bien difficile de briser. Aussi ceux qui s'y adonnent y sont pour la vie. Mon sort fut donc décidé.

“ Tout marcha bien jusque'à la mort de mon père, il y a quatre mois. Mais en le perdant, je perdis mon soutien le plus fort, je me trouvais seule pour lutter contre les choses et les gens.

“ Lorsque j'étais enfant, on me capotait, mais le jour que je fus une femme, je sentis sous ces compliments, l'insulte froide adressée à l'honneur de mon sexe.

A suivre

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le BAUME RHUMAL seul ; il vous guérira promptement et sûrement.